

Jean Beaudry

Retour aux sources

Élie Castiel

Numéro 183, mars-avril 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49545ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Castiel, É. (1996). Jean Beaudry : retour aux sources. *Séquences*, (183), 11-13.

Jean Beaudry

Retour aux sources

Ce n'est qu'avec *Pas de répit pour Mélanie* (1990) qu'il entame sa première réalisation solo. Le Grand prix du public au 8e Carrousel international du film de Rimouski le pousse sans doute, deux ans plus tard, à réaliser un autre film pour les Productions La Fête, *Tirelire, combine\$ & Cie*. Mais dans l'esprit des cinéphiles, Jean Beaudry demeure le coréalisateur et coscénariste, avec François Bouvier, de *Jacques et novembre*, un authentique exercice de création cinématographique, intelli-



gent et émouvant, qui impose sans compromis sa croyance en l'être humain, dans le paradoxe même de sa dramaturgie. On n'oubliera pas, évidemment, *Les Matins infidèles*, œuvre moins ambitieuse, mais non moins marquante pour le cinéma québécois. Avec *Le Cri de la nuit* (v. critique p. 12), Jean Beaudry revient au cinéma d'auteur, l'abordant cette fois sans coéquipier. Nous avons rencontré le cinéaste. Il s'exprime avec emphase et sincérité sur sa nouvelle création.

Élie Castiel

Nouveau départ

Après deux *Contes pour tous*, j'avais envie de faire des choses qui étaient plus proches de moi. Je voulais revenir à des thématiques qui m'habitaient plus. Cette fois-ci, par contre, en solo, parce que ma collaboration avec François Bouvier est bel et bien terminée depuis *Les Matins infidèles*. La coscénarisation et la coréalisation sont des démarches intellectuelles extrêmement difficiles. À travailler à deux dans tout acte de création, il y a, qu'on le veuille ou pas, différents points de vue même si le résultat final dénote une certaine harmonie. Si, au début, avec *Jacques et novembre*, ça avait fonctionné, c'est qu'à l'époque François et moi apprenions notre mé-

tier, et avions le même bagage culturel, ainsi qu'une vision similaire des choses de la vie et du cinéma. De plus, bien sûr, nous appartenons tous les deux à la même génération.

De la suite dans les idées

Dans un sens, *Le Cri de la nuit* est le prolongement des *Matins infidèles*, dans la mesure où les deux films interrogent le vécu. La différence entre eux se situe sur le plan du travail cinématographique. Avec les ans, j'ai acquis de l'expérience. Il est entendu qu'il n'est plus possible aujourd'hui de faire du cinéma comme on le faisait, par exemple, il y a dix ou quinze ans. Tout change. La société, nous-mêmes, notre

notion du temps et de l'espace, notre sens de la direction, nos rapports avec soi et avec autrui. Il ne suffit plus de savoir raconter une histoire, encore faut-il trouver les moyens de la relater cinématographiquement. Je m'intéresse de plus en plus au travail de l'image, sa texture, sa signification. Il y a, de nos jours, toutes sortes d'avenues possibles. Il suffit de voir le travail effectué par la télévision pour s'en rendre compte. Les images n'ont plus la même connotation qu'elles avaient dans le passé.

Démocratisation de la connaissance

À priori, je ne voulais pas que le personnage de Pierre fasse son métier de veilleur de nuit dans



Pierre Curzi et Félix-Antoine Leroux

un collègue sans se poser des questions, parce qu'il n'y a rien d'autre à faire. Bien entendu, il s'agit là d'un gardien assez spécial. Son intérêt particulier pour l'astronomie en fait une personnalité riche et étonnante, mais par la même occasion cette particularité sert de fil conducteur à l'intrigue. Il s'agit également d'exaltation, de découverte. Je suis totalement convaincu que ceux et celles qui vivent pour leur passion acquièrent une extraordinaire sagesse au fil des ans.

Conflit des générations

Au départ, il s'agissait de brosser le portrait d'un homme de ma génération confronté à un plus jeune. Mais à mesure que l'écriture avançait, le conflit se transformait en une quête du père pour l'un, et du besoin de paternité pour l'autre. Je me suis également intéressé au taux de suicide chez les jeunes au Québec. Le suicide est un des thèmes du film que j'aborde, d'ailleurs, avec une certaine discrétion. Sur ce point, je me suis toujours posé la question sur les raisons qui poussent à cet acte fatal. À partir de tous ces éléments, le conflit de générations disparaît petit à petit du scénario, parce que justement les deux personnages ont le même but: la recherche d'affiliation.

Père recherché, fils retrouvé

Le thème a été maintes fois abordé dans le cinéma québécois actuel. Mais je pense qu'on n'a pas beaucoup parlé de la distinction entre avoir un enfant pour une femme et pour un homme. Je suis surpris de voir que les hommes veulent à ce point réaliser des choses, bâtir des villes, et

dans le cas qui nous préoccupe, découvrir des astéroïdes, et leur donner un nom, tout en ayant peur d'avoir des enfants. Paradoxalement, les femmes, elles, sont plus terre à terre et sentent moins le besoin d'édifier artificiellement. Mais finalement, le dénouement du film propose une sorte de réconciliation avec la reproduction de l'espèce.

Vidéo

Le support a déjà été utilisé dans *Jacques et novembre*. Aujourd'hui, on ne peut plus y échapper. La vidéo fait partie de notre quotidien. Mais elle permet aussi de questionner le médium qu'est le cinéma. Par exemple, j'ai trouvé intéressant d'utiliser la vidéo lorsque

Le Cri de la nuit

... les corps célestes

Depuis quelques années Jean Beaudry avait mis en veilleuse l'aspect *auteur* de sa carrière afin de se consacrer à deux *Contes pour tous*. Mais avec *Le Cri de la nuit*, un projet qu'il mijotait depuis une dizaine d'années, le réalisateur de *Jacques et novembre* et des *Matins infidèles* revient à ses préoccupations essentielles, pour ne pas dire existentielles. Toujours aussi fidèle au réel, Beaudry scrute l'âme de l'homme. L'homme et ses contradictions, l'homme et ses échecs. *Le Cri de la nuit* c'est l'histoire de Pierre, 43 ans, gardien de nuit dans un collège. Passionné d'astronomie, il profite de son temps libre entre les rondes pour monter à l'observatoire, juché sur le toit de l'établissement, et scruter le firmament. Dans le silence de la nuit Pierre s'est formé une bulle, un monde qui lui est exclusif, qui le protège. Là-haut, il n'a d'autre souci que suivre le mouvement des corps célestes. Mais bientôt, la réalité de son univers immédiat s'imposera à lui viendra briser les remparts de sa nuit. Ainsi, durant une froide nuit d'hiver, la compagne de Pierre vient annoncer qu'elle est enceinte et un étudiant est surpris en train d'enregistrer un message vidéo aux allures testamentaires. Pierre n'aura alors plus de retranchements et se devra d'affronter ce qu'il a toujours tenté de fuir.

Avec *Le Cri de la nuit*, Beaudry s'attaque à nouveau à un sujet imposant. Il se donne une nuit, un huis clos et trois personnages pour sonder l'âme d'un homme dans la quarantaine. Dès les premières images, Beaudry nous surprend et nous séduit grâce à une mise en scène attentive, audacieuse, regorgeant d'images-symboles de sons parfois agressants, parfois à peine perceptibles, pour ne pas dire subliminaux. Le cadre de cette réflexion toute masculine sur l'existence propose une vision déformée, ambiguë et souvent vidée de tout espoir. Beaudry et son directeur-photo exploitent d'ailleurs le noir et blanc pour illustrer cette vision. Noir et blanc qui ne se brise que par la couleur d'une présence féminine (qu'elle soit réelle ou virtuelle) ou par une quelconque étincelle de vie.

Malheureusement, ces effets formels, aussi attrayants et justifiés soient-ils, ne nous font pas oublier que l'élaboration du propos existentiel, métaphysique et psychologique de Beaudry n'offre rien de vraiment nouveau. Le discours de Pierre sur l'absurdité d'avoir des enfants en cette époque au parfum de fin du monde (il est persuadé qu'un météorite risque d'entrer en collision avec la Terre dans un avenir rapproché) renvoie directement aux discours sur la bombe des années de guerre froide. S'il est vrai que les peurs que l'on attribue généralement aux hommes sont universelles, donc éternelles (la peur de l'engagement, des enfants, du rêve...), il aurait



Louise Richer

Pierre et Nathaël (le jeune homme dans le film) communiquent entre eux par médium interposé, l'un par intercom avec quelqu'un qu'il ne voit pas, l'autre grâce à une caméra vidéo. Ce rapport entre deux techniques différentes montre bien la communication devenue «médiatisée».

Noir et blanc en couleurs

Au début, je n'étais pas certain de l'emploi du noir et blanc. Le ton chromatique est une décision qui est venue plus tard, en cours de route. En travaillant avec Éric Cayla, le directeur photo, nous nous sommes aperçus que les deux approches s'imposaient d'elles-mêmes. Dans la

séquence entre Pierre et Héléne, sa compagne, il fallait que lorsque cette dernière arrive, l'image soit présentée en couleur. Ce personnage, contrairement aux deux autres, représente la vie, l'espoir et l'avenir (elle annonce qu'elle est enceinte). Je crois bien que c'est Wenders qui a dit que «le noir et blanc, c'est plus vrai, mais la couleur, c'est plus réaliste». J'aime bien cette distinction.

Objets et bruits ambiants

Certains objets, comme le briquet, s'imbriquent dans la vie des personnages et leur confèrent une espèce de mystère. D'autres, comme la bouteille de bière, servent de points de repères à la narration. À partir des lieux où se situe l'action, il fallait que l'image parle, qu'elle ait une sonorité, qu'elle fasse partie du discours. Et même l'utilisation du noir et blanc permettait un plus grand choix par rapport aux sons. Dans *Le Cri de la nuit*, les silences font également du bruit.

Cinéma d'auteur

Ça serait catastrophique que le cinéma (et pas seulement le québécois) se limite à la fabrication des productions uniquement commerciales. Pour qu'une cinématographie demeure vivante, tous les genres s'imposent, dont le cinéma d'auteur. Ce sont souvent les films à petit budget qui finissent justement par «ne pas» se casser la gueule.

té à l'avantage de Beaudry de renouveler la réflexion en détournant le propos plutôt que de retomber pile sur l'éternelle terminologie pessimiste et apocalyptique.

Malgré tout, *Le Cri de la nuit* est, globalement, loin d'être déplaisant. Beaudry dépeint les failles de son personnage avec une sensibilité qui ne peut laisser le spectateur indifférent. Beaudry exploitera habilement l'acteur Pierre Curzi, par ailleurs convaincant, en braquant sa caméra sur l'aspect un peu balourd de l'acteur (le corps, la démarche) afin d'illustrer la faiblesse de son personnage. Cette vulnérabilité deviendra par ailleurs concrète, physique, lors de la scène d'amour avec Louise Richer. La beauté du corps de Richer et l'aspect rude, rossier et presque animal de Curzi participent intelligemment à l'élaboration d'une spiritualité dans les rapports entre l'homme et la femme, notamment lorsque la question de la naissance entre en jeu. Ici Pierre, qui observe les étoiles situées à des années-lumière de lui, n'a jamais remarqué qu'il avait tout près un véritable corps céleste. Céleste par sa beauté, céleste aussi dans la mesure où ce corps féminin peut se permettre d'imiter Dieu dans l'acte de création. C'est d'ailleurs cette audace que Pierre reprochera à sa compagne Héléne durant la discussion sur le sort de l'enfant à naître.

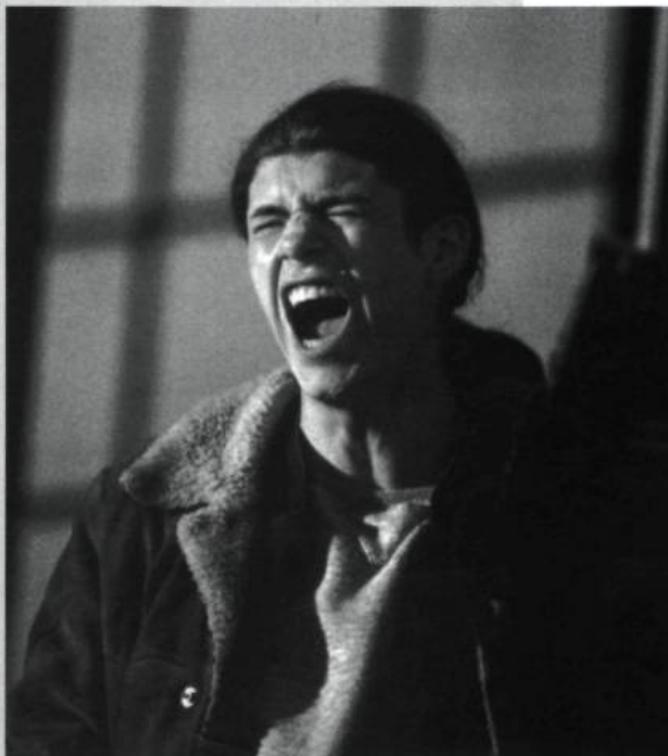
Malheureusement, peu de temps après, Beaudry met de côté le personnage féminin pour laisser la voie libre à l'établissement de la relation entre Pierre et Nathaël, l'étudiant en crise. Le film ne se remettra jamais de la perte du personnage d'Héléne. Il faut cependant comprendre que dans la logique du scénario, la confrontation ultime avec le jeune homme était inévitable. Beaudry a en effet construit son film en trois volets. Le premier illustre l'homme dans la béatitude de sa solitude. Seul dans son royaume (le collège, dont il connaît parfaitement les secrets et les issues), il surveille ses écrans, fait tinter ses clés et discute de hockey avec le livreur de pizza. Puis, l'arrivée d'Héléne marque le second volet et tisse les rapports conflictuels du couple. C'est le cœur du film, nous venons de le voir, dans lequel l'homme est confronté à un regard autre. Finalement, resté seul avec l'étudiant, Pierre devient une figure paternelle qui partage son expérience de vie et ses émotions. Malheureusement, ce dernier rapport est peu convaincant. D'une part, parce qu'il est trop important pour l'être qu'un aspect du film et ensuite parce que la construction du personnage de l'étudiant est trop approximative, notamment en raison des difficultés du jeune Leroux à donner une véritable amplitude au personnage.

Le Cri de la nuit est un film sincère et sans compromis, dans lequel Beaudry poursuit avec application sa réflexion intimiste sur l'existence. Si, fondamentalement, son discours n'a pas vraiment changé depuis ses films en collaboration avec François Bouvier, c'est au niveau formel que Beaudry (en solo) semble vouloir adopter un style plus expressif et aussi plus enclin à évoquer des images poétiques et symboliques.

Carlo Mandolini

LE CRI DE LA NUIT

— Réal.: Jean Beaudry — Scén.: J. Beaudry — Photo: Eric Cayla — Mont.: Suzanne Allard — Mus.: Robert Marcel Lepage — Son: Richard Besse — Déc.: Michèle Forest — Cost.: Gaétane Lévesque — Int.: Pierre Curzi (Pierre), Félix-Antoine Leroux (Nathael), Louise Richer (Héléne) — Prod.: Claude Cartier — Canada (Québec) — 1996 — 82 minutes — Dist.: CFP.



Félix-Antoine Leroux

FILMOGRAPHIE

- 1984 **Jacques et novembre** (coscén. et coréal. avec François Bouvier, rôle principal et mont.)
- 1987 **Marie s'en va-t-en ville** (de Marquise Lepage, consult. à la réal.)
- 1989 **Les Matins infidèles** (coscén. et coréal. avec François Bouvier, rôle principal et mont.)
- 1990 **Pas de répit pour Mélanie** (coll. au scén. et réal.)
- 1992 **Tirelire, combine\$ & Cie** (réal.)
- 1996 **Le Cri de la nuit** (scén. et réal.)